

La
Semaine Religieuse

DE
Québec

VOL. XVII

Québec, 1 octobre 1904

No 7

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —
Calendrier, 97. — Les Quarante-Heures de la semaine, 97. — Apostolat de la prière, 98. — Chronique diocésaine, 99. — Sa Sainteté Pie X, 100. — Une profession religieuse dans une léproserie, 102. — Visites pastorales de Mgr Plessis, 103. — La codification du droit canon, 111. — Le journal catholique en Allemagne, 111. — Bibliographie, 112.

— ♦ ♦ ♦ —
Calendrier

— o —

2 DIM.	b	XIX après Pent. et I oct. Solennité du Très Saint Rosaire, <i>dbl. 2 cl.</i> <i>Kyr.</i> de la Sainte Vierge, II Vêpres, memoire du suivant et du dimanche.
3 Lundi	b	SS. Anges Gardiens, <i>dbl. maj.</i>
4 Mardi	b	S. François d'Assise, confesseur, <i>dbl. maj.</i>
5 Mercr.	tr	S. Placide et ses SS. Compagnons, martyrs.
6 Jeudi	b	S. Bruno, confesseur.
7 Vend.	fb	S. Marc, pape et confesseur.
8 Samd.	b	Ste Brigitte, veuve.

— ♦ ♦ ♦ —
Les Quarante-Heures de la semaine

— o —
2 octobre, Saint-Rémi. — 3, Saints-Anges. — 4, Saint-Eleuthère. — 5, Ange-Gardien. — 6, Kamouraska. — 7, Saint-Philémon.

Apostolat de la Prière

Intention générale pour le mois d'octobre 1904 : *L'amour du Travail.*

Pour beaucoup d'hommes, pour la plupart même, le travail est une nécessité, parce qu'il est leur seul moyen de vivre ; pour tous il est une stricte obligation de conscience. « Dieu, dit Bourdaloue, ne donna aux riches nul privilège pour les décharger de cette obligation. Comme le péché était commun à tous il voulut que tous participassent à cette malédiction ; et c'est ce que le Saint-Esprit nous dit clairement dans le chapitre quarantième de l'Écclésiastique : *Occupatio magna creata est omnibus hominibus.* »

Il faut travailler. Mais travailler n'est pas simplement être occupé, ni même affairé ; travailler c'est accomplir, avec le zèle que loue la sainte Ecriture dans la femme forte, son labeur d'état ; qu'il soit, du reste, illustre ou obscur, libre ou forcé.

Toutefois travailler ne suffit pas ; il faut travailler chrétiennement, c'est-à-dire non pas en éludant le plus possible les rudesses d'une loi que nous maudissons, non pas même en nous contentant d'une résignation obligée, mais en aimant, dans la peine du travail, l'adorable volonté divine, en aimant surtout la ressemblance qu'il nous donne avec Dieu d'abord qui, selon le mot de saint Ignace, « travaille en quelque manière pour conserver aux créatures leur être et toutes leurs vertus, » avec JÉSUS ensuite, qui fut le divin ouvrier de notre rédemption.

Alors le travail, sans cesser d'être dur parfois, nous deviendra tolérable, agréable même ; par surcroît il sera plus énergique et plus fécond ; surtout nous ne risquons pas d'arriver, après avoir beaucoup peiné sur la terre, les mains vides, devant Dieu.

PRIÈRE QUOTIDIENNE PENDANT CE MOIS

Divin Cœur de JÉSUS, je vous offre par le Cœur immaculé de MARIE, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses, et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous immolez continuellement sur l'autel.

Je vous les offre, en particulier, pour que l'esprit de travail anime de plus en plus tous les chrétiens.

Résolution apostolique : Travailler avec ardeur pour l'amour de Dieu.

Chronique diocésaine

— Samedi dernier, à la Basilique de Québec, Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque a conféré divers ordres sacrés aux élèves du Grand Séminaire dont suivent les noms :

TONSURE: MM. Chs-Henri Garneau, Georges Daignault, Théodore Gagnon, Cléophas Leclerc, Emile Jobin, Valère Pouliot, Adélaré Turmel, Joseph Proulx, Léon Délisle, Gédéon Julien, Joseph Breton, Alcide Richard, Arthur Maheu, Joseph Pâquet, Philippe Mathieu, Egide Groleau, Joseph Dubé, Pierre Pelletier, Maximilien Gendron, Omer Carrier, Léopold Chabot, Herménégilde Tremblay, Albert Roberge, Hilaire Chouinard, Adélaré Bilodeau, du *diocèse de Québec*; Eustache Santerre, Philippe Morin, Jean-Thomas Fortin, du *diocèse de Rimouski*; André Doucet, du *diocèse de Chicoutimi*; Léon Farley, Roméo Saloir, du *diocèse de Nicolet*; Michael O'Brien, Edward Conway, Dismas Leblanc, du *diocèse de Saint-Jean, N.-B.*; Angus Beaton, du *diocèse d'Antigonish, N.-E.*; Austin McInnis, du *diocèse de Charlottetown*; Pierre Gauthier, du *diocèse de Springfield, Mass.*; Peter J. Farrell, du *diocèse de Manchester, N.-H.*; Thomas Kellett et Frs-Xavier Beaulieu, de la *Congrégation de Sainte-Croix*.

ORDRES MINEURS: MM. Léon Gauthier, Napoléon Ruel, Pierre Chalifour, Cyrille Gagnon, Emile Guillot, Arthur Lapointe, Théodore Labbé, Ferdinand Massé, Léon Vien, Joseph Ferland, Edouard Guay, du *diocèse de Québec*; Joseph Moreault, Octave Caron, du *diocèse de Rimouski*; Paul Mayrand, du *diocèse de Nicolet*; David O'Keefe, Francis Lockary, William Duke, du *diocèse de Saint-Jean*; Patrice Leblanc, Daniel Beaton, du *diocèse d'Antigonish*; Napoléon Lapalme, du *diocèse d'Albany, N.-Y.*; Jeremias Moriarty, Owen Bennett, du *diocèse de Marquette, Mich.*; Pierre Pineault, du *Vicariat apostolique de Saint-Georges de Terre-neuve*; Rémi Crevier, Léopold Pauzé, de la *Congrégation de Sainte-Croix*.

SOUS-DIACONAT: MM. Alphonse Doucet, Joseph Bernier, de Québec; Louis Perron, de Rimouski; John Farrell, de Springfield, Mass.; Thomas J. McLaughlin, du *diocèse de Portland, Me.*

— Dimanche, Monseigneur l'Archevêque a promu au DIACONAT les Messieurs suivants: Albert Godbout, Walter Cannon, Joseph Marceau, Joseph Fleury, Alphonse Doucet, Joseph Bernier, de Québec; Louis Perron, de Rimouski; John Farrell, de Springfield; Thomas McLaughlin, de Portland.

— Jeudi, 29 septembre, en la fête de l'archange Saint Michel, dans la chapelle des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, S. G. Monseigneur l'Archevêque a conféré la TONSURE au Fr. Thomas Denis, de St-Hyacinthe, et les ORDRES-MINEURS

aux FFr. Léon-Pascal Leveugle, de Roubaix, (France,) et Pierre Gauthier, de Lachine, puis a promu au SOUS-DIACONAT les FF. Cyprien Delmotte, de Watrelas (France), Joachim Muffette, de Sainte-Sophie de Levrard, Valentin Breton, de Besançon (France), Raymond Pennaford Willey, d'Ascot (Angleterre), Hyacinthe Workman, de Nailsworth (Angleterre), Pierre Fourrier Valay, de Mirecourt (France), Alphnose-Marie Dreux, de Paris, et Jean-Joseph Deguire, de Notre-Dame des Neiges, et enfin à la PRÊTRISE le Fr. Justin-Marie, de Flers (France, diocèse d'Amiens), tous profès de l'Ordre des Frères-Mineurs.

— La retraite du Petit Séminaire s'est terminée dimanche dernier, en même temps que celle du Grand Séminaire. C'est le T. R. Père Hage, prieur des Dominicains, à Saint-Hyacinthe, qui a prêché à la division des grands, et M. l'abbé L. Sanfaçon' à la division des petits.

— Le T. R. Père A. LeDoré, Supérieur Général des Eudistes, s'est embarqué jeudi dernier, à New-York, pour retourner en France, où l'attendent plusieurs procès, et peut-être l'exécution de diverses sentences d'emprisonnement déjà portées contre lui. Dieu soutienne ce vaillant soldat de Jésus-Christ dans la lutte où il est engagé pour défendre les droits de son Eglise!

— Par décision de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Québec, ont été nommés :

M. l'abbé Eug. Laflamme, vicaire à la Basilique; M. l'abbé A. Boutin, vicaire à Saint-Ambroise; M. l'abbé Chs. Dupont, vicaire à Saint-Victor de Tring; M. l'abbé G. Sauvageau, vicaire à Saint-Malo.

Sa Sainteté Pie X

Joseph Sarto est né à Riese le 2 juin 1835. Riese est une bourgade qui s'élève non loin des Alpes trévisanes.

Le Pape a un frère et six sœurs; quatre d'entre elles sont mariées: deux à Riese et deux à Salzano: les deux autres vivaient tout dernièrement encore auprès de leur frère, patriarche de Venise.

Le père, agent communal, avait pour salaire une *svanzica* (1) par jour, et ce qu'on appelle *droit de collecte* ou de quête (il y envoyait parfois ses enfants); la mère, Marguerite Sansoni, était tailleuse (2).

(1) C'est-à-dire cinquante centimes.

(2) L'auteur fait ici une allusion ou jeu de mots: *Sarto*, en italien, signifie tailleur.

Une tailleuse de campagne ! A notre époque !

La maison avec une pièce de terre, mais fort peu de chose, constituait l'immeuble qui permet, dans la rédaction de l'acte de naissance du Pape, d'appeler propriétaires les époux Sarto.

Le père vraiment pieux voulut élever chrétiennement sa famille ; il enseigna lui-même à ses enfants les éléments de la religion. A Riese du reste, il n'y avait qu'une seule école primaire divisée en deux classes ; on y apprenait à compter un peu, et c'était tout.

Très actif et très studieux dès ses plus jeunes années, Joseph remportait toujours le prix ; mais après la seconde classe, il fallut pourvoir à l'avenir : le bon père envoya ses fils à l'école de Castelfranco, et là encore Joseph lui fit honneur.

L'abbé Fusarini, archiprêtre de la ville, frappé des grandes aptitudes de l'enfant, voulut l'instruire en particulier pour ce qu'on nommait alors la *première latinité* ; à la fin de l'année, il lui fit passer des examens à Trévise, et le jeune écolier y reçut le titre d'*éminent*.

Il perdit son père le 1^{er} mai 1852.

... Après cette mort, tout alla de mal en pis. La pauvre veuve, avec huit enfants sur les bras, ne pouvait penser à faire instruire Joseph, et ce fut encore l'archiprêtre Fusarini qui s'intéressa vivement au sort de son élève.

Venise avait alors pour patriarche Monseigneur François Monico, natif de Riese et d'une très humble origine (il était fils d'un serrurier) ; grâce aux recommandations que présentèrent pour Joseph, Don Fusarini et un des oncles de l'enfant (depuis bien des années valet de chambre du patriarche), on lui obtint une place au séminaire de Padoue. C'est là qu'il termina son éducation.

Il finit ses études d'une manière remarquable, quant à la profondeur de l'intelligence ; à tel point que, pendant les deux années d'études supérieures littéraires, les registres scolastiques mentionnèrent toujours, et dans toutes les matières, à côté du nom de l'étudiant Sarto, la note *distingué* et le *premier rang définitif* sur 39 élèves.

Dans l'été de 1858, il reçut l'ordination sacerdotale.

Une profession religieuse dans une léproserie



Le gouvernement français a, dans ces derniers temps, multiplié à Madagascar des maisons d'assistance médicale. Une léproserie a été établie à Ambohidratrimo, à 15 kilomètres environ de Tananarive, et bientôt plus de six cents malades sont venus, de gré ou de force, occuper cette demeure dont il leur est maintenant défendu de sortir. Ce n'était pas tout que d'assembler là cette grande quantité de malades ; il fallait leur assurer des soins. Les Malgaches ont grand'peur de la lèpre. Impossible de trouver parmi eux des infirmiers. Le gouvernement tenait beaucoup à la neutralité religieuse de l'établissement. Aussi lui en coûtait-il de recourir à une congrégation. Cependant on finit par céder aux observations d'un officier de marine distingué, très bon catholique. Le commandant L... disait avoir vu les Sœurs Franciscaines dans certaines léproseries, et affirmait que l'on ne trouverait pas mieux. Le ministre des colonies n'est pas bien au courant de l'existence et de la nature des diverses familles franciscaines. Il alla frapper inutilement à plusieurs portes et perdit ainsi beaucoup de temps. Enfin on finit par découvrir à Vanves, près Paris, les Franciscaines indiquées par le commandant L... Le nom de ces religieuses est « Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie » Leur maison-mère est à Rome.

Dès que la Congrégation connut l'œuvre de grande charité qu'on lui proposait, les religieuses se présentèrent en foule. Cinq furent désignées : deux religieuses de chœur et trois sœurs. Les préparatifs de voyage furent bientôt faits, et le 24 juillet 1900, elles s'établissaient à leur poste de dévouement.

Le vendredi 26 avril 1900, jour de Notre-Dame-du-Bon-Conseil, la Révérende Mère Assistante a fait sa profession religieuse dans la minuscule chapelle que l'administration a bien voulu bâtir pour le service exclusif des religieuses.

Mgr Cazet, en mission dans l'Ouest comme un jeune Père, s'était fait représenter par son coadjuteur.

Après le chant du *Veni Creator* et une courte allocution, un dialogue s'établit entre le célébrant et la jeune religieuse :

« — Ma fille, que demandez-vous ? — Monseigneur, je demande humblement pour l'amour de Dieu, de Marie Immaculée et de notre Père saint François, la grâce de la profession perpétuelle dans l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie. — Voulez-vous prendre pour toujours Jésus-Christ, fils du Dieu Très-Haut, pour époux ? — Je le veux et le désire de tout mon cœur. — Voulez-vous jusqu'à la mort suivre Jésus crucifié, en imitant sa très pure Mère et votre séraphique Père saint François, vous offrant en victime pour l'Eglise et les âmes ? — Je le veux, avec la grâce de Dieu. — Voulez-vous pour toujours vous consacrer aux missions de la Propagande selon le choix de l'obéissance ? — Je le veux avec la grâce de Dieu — *Deo gratias.* »

Au moment de la communion, devant l'Hostie consacrée, la religieuse prononce la formule des vœux perpétuels.

Et voilà comment Mademoiselle de M. . . , appartenant à une des grandes familles de Bretagne, après avoir renoncé à de brillantes espérances selon le monde, s'est engagée à être jusqu'à la mort la servante des pauvres lépreux de Madagascar.

Et ce sont de pareils dévouements que l'on veut empêcher ! . . .

Mais la charité de Jésus-Christ ne meurt pas.

(*Voix de N.-D. de Chartres.*)

VISITES PASTORALES DE MGR PLESSIS

JOURNAL DE LA MISSION DE 1815

(*Suite.*)

—o—

22 mai. Quelques affaires relatives à la place d'église, marquée le jour précédent, ayant occupé l'évêque jusqu'à 8 heures du matin, ce ne fut qu'alors que les bateliers reprirent la rame, pour ne la laisser que vers 6 heures du soir, en arrivant au village de Saint-Régis, où l'on était convenu de célébrer la fête de l'Ascension, qui arrivait le lendemain.

Ce village est une colonie de celui du Sault Saint-Louis. Les RR. PP. Le Quien et Gourdan, jésuites, voyant les mœurs et la piété sensiblement décroître dans celui-ci, exposé comme

il l'était, au voisinage de la ville de Montréal, résolurent d'en retirer ce qu'il renfermait encore de familles pures et ferventes, pour en composer un nouveau village et les placer hors des dangers de la séduction et du commerce des blancs qui avaient gâté les autres. Ils choisirent sur la rive droite du fleuve Saint-Laurent, immédiatement au-dessous du lac Saint-François, un côteau alors tout couvert de bois, mais dont l'élévation, jointe au voisinage d'un grand nombre d'îles de toute grandeur, parsemées dans cette partie du fleuve, devait, par la suite, faire un pays extrêmement riant. Toutes ces îles qui s'étendent jusqu'au pied du long Sault, devinrent la propriété des nouveaux colons, ainsi qu'une étendue de terre d'environ dix lieues de front, du même côté du fleuve, sur une profondeur indéterminée. La Rivière au Saumon, qui traverse cette terre et qui se décharge dans le lac, à trois lieues au-dessous du village, donna lieu aux Sauvages de construire des moulins à scie, qui leur ont beaucoup valu, à raison des excellents bois qui en sont à proximité. Ils ont, en outre, une terre au nord du fleuve, large de trois quarts de lieue, à l'opposite de leur village, entre les comtés de Glengarry et de Stormont, nommé le *bois sauvage*, où nombre de censitaires établis en différentes rangées de concessions, leur paient des rentes. Leurs îles innombrables sont plus que suffisantes pour la culture des fèves, des pois et du blé d'Inde, productions auxquelles se bornent les travaux des femmes (car on sait que chez les Iroquois, comme chez les autres nations sauvages, les hommes se sont affranchis de ces sortes de travaux), et ils trouvent sur ces mêmes îles autant et plus de bois qu'ils n'en pourront brûler d'ici à 100 ans. Enfin la rivière au-devant de ce village abonde en poissons de toute espèce, de sorte qu'il n'y a point d'établissement au Canada où des Sauvages passent vivre plus à leur aise, s'ils savaient en profiter, *sua si bona norint*, si la puissance qui les domine, ne leur avait appris le malheureux secret d'être pauvres au milieu de l'abondance.

Ce fut en 1759 que ce village fut établi, avec l'applaudissement des supérieurs ecclésiastiques et civils. Il ne paraît pas que le Père Le Quien y soit resté plus de 3 ou 4 ans après la fondation. Il demeura donc tout entier aux soins du Père Gourdan, jusqu'à sa mort arrivée en 1777. Jusque-là, ses

néophytes, soigneusement cultivés et éloignés du commerce des blancs, se montrèrent dignes de la sollicitude de ce vénérable pasteur et promirent de faire fructifier la précieuse semence qu'il avait jetée dans leurs dociles cœurs.

Mais le Père Gourdan, une fois mort, le village resta sans missionnaire. Feu Mgr Denaut, alors le prêtre le plus voisin, parce qu'il était curé de Soulanges, c'est-à-dire à 10 ou 12 lieues de distance, fut commissionné par l'évêque pour en prendre le soin qui pourrait être compatible avec la desserte de sa paroisse et de celle de l'Isle Perrot, qui s'établissait, et dont il était aussi chargé. On conçoit qu'il ne pouvait donner à ce village qu'une assistance très précaire, attendu surtout que la langue Iroquoise lui était totalement étrangère.

Les choses allèrent ainsi jusque dans l'automne de 1785, où M. Rodrigue Macdonell, prêtre nouvellement arrivé d'Ecosse, avec un certain nombre de familles de Montagnards, ses compatriotes, que la misère chassait de leur patrie, et auxquelles le Gouvernement donnait des terres sur la Rivière aux Raisins, eut ordre de fixer sa principale résidence au milieu des Sauvages de Saint-Régis, et de partager son ministère entre eux et les Montagnards. On sait que la Rivière aux Raisins arrose le Comté de Stormont et va se décharger dans le fleuve, à trois lieues au-dessous de la Pointe au Beudet, qui sépare les deux Provinces du Haut et du Bas Canada.

M. Macdonell mourut en 1806, après avoir tenu la mission de Saint-Régis, 21 ans. Il eut pour successeur M. Rinfret, qui n'y demeura qu'un an, et fut relevé par M. Roupe, qui y resta jusque dans l'automne de 1813. M. Joseph Marcou, après avoir appris, sous sa direction, la langue Iroquoise, dans le village même, lui a succédé et occupe encore cette mission qu'il remplit très bien.

Le missionnaire a pour revenu une rente de £ 50, que les Sauvages lui font sur le produit de leurs moulins, plus la dîme de leur blé d'Inde, plus l'usage d'une ferme située tout auprès du village, plus £ 50 du Gouvernement, et enfin les présents ou l'équipement annuel qu'en reçoivent les officiers du département sauvage, de sorte que, sous les rapports temporels, cette mission est très avantageuse.

Elle ne l'est pas autant sous les rapports spirituels. Ce missionnaire est fort isolé pour ses propres besoins, et il a peu

de consolation du côté de son village. Outre le dérangement qui a résulté à ces Sauvages de la privation de missionnaire depuis 1777 jusqu'en 1785, les établissements qui se sont formés, tant par les sujets Britanniques au nord du fleuve, que par les Américains, dans les rivières du village et dans le village même, depuis que le 45^{ème} degré de latitude qui le traverse est devenu, par le traité de 1783, la ligne de séparation entre les Etats-Unis et le Canada; les cabarets de la ville de Cornwall, qui n'est qu'à deux lieues du village, et enfin la fantaisie qu'ont, depuis quelques années, ces Sauvages de s'engager, comme rameurs, sur les cajeux ou radeaux, qui transportent des bois de construction à Montréal, où ils trouvent beaucoup d'occasions de s'enivrer: voilà autant de causes qui ont nui aux mœurs de ces pauvres Iroquois et rendu inutiles les soins qu'on avait pris de les ségréger pour leur sanctification.

A ces inconvénients vient de s'en joindre un autre qui, en troublant parmi eux la charité, ne laisse pas de préjudicier aussi à leurs intérêts temporels. Le Gouvernement Britannique, eu égard à la position de ces Sauvages, dont la plupart des propriétés se trouvent sur le territoire des Etats-Unis, quoique la plus grande partie du village soit dans le Bas-Canada, eut la sagesse de déclarer, au commencement de la dernière guerre Américaine, qu'il n'exigeait d'eux aucun service, et consentait qu'il demeurâssent dans la plus stricte neutralité. Nonobstant cela, une partie d'entre eux, sous prétexte de leur attachement pour le gouvernement d'Angleterre, ayant mis à leur tête un canadien du nom d'Isaac Leclair, ci-devant boulanger du village, qui trouva moyen de se faire donner une commission de lieutenant dans le département sauvage, se séparèrent des autres, entraînant avec eux une partie des chefs, et allèrent demeurer à l'opposite du village, dans les îles où ils sont encore, accusant d'infidélité envers le Gouvernement ceux qui continuaient dans leur ancienne demeure et qui valent bien ces schismatiques. On espérait que la fin de la guerre ferait cesser cette division: elle continue néanmoins et semble être formentée par cet ex-boulangier, qui prévoit qu'il perdra son crédit et sera contraint de reprendre son premier métier, dès que la réunion sera faite. En attendant, les Sauvages séparés font grand usage de boisson, s'éloignant de la

confession, ainsi que des prières communes et ne paraissant à l'église que pour la messe du dimanche.

L'évêque de Québec fut joint à Saint-Régis par son grand vicaire du Haut-Canada, M. Alexandre Macdonell, missionnaire de Glengary, qu'il décida à le suivre jusqu'à Kingston. M. Marcou voulut aussi être du voyage, du moins pour une partie, de sorte que le tendelet du bateau couvrit, le lendemain, cinq ecclésiastiques, au lieu de trois.

Il y a peu d'années que l'on allait du Côteau du Lac à Kingston, sans rencontrer une seule habitation, dans cet espace de plus de 50 lieues. Ce n'est même que depuis la fin de la première guerre américaine que ce nom de Kingston fut donné à l'ancien poste de Catarakoui. La paix de 1783 fut comme le signal du défrichement de toute cette côte. Aujourd'hui, à quelques lacunes près, elle est aussi habitée, et les terres de la devanture aussi avancées que dans le Bas-Canada. Les habitants qui l'occupent sont généralement de race Hollandaise, gens industriels et paisibles, qui, dans la révolution Américaine, demeurèrent fidèles au Roi, et auxquels le Gouvernement voulut tenir compte de leur loyauté, en leur accordant des terres de la Couronne. Aussi furent-ils nommés par excellence *les loyalistes*.

La ville de Cornwall où l'évêque mit pied à terre en passant, pour visiter Madame Bruce, vieille veuve protestante devenue catholique, deux ou trois semaines auparavant, est au nord du fleuve, à l'endroit connu sous le nom de *Pointe maligne*, lieu devenu inémemorable par la chasse que le régiment de Glengary y donna, dans l'automne de 1813, à une division de l'armée Américaine commandée par le général Wilkinson, obligée de traverser de là à la Rivière au Saumon, pour se mettre en sûreté.

La quantité de rapides qui se trouvent au-dessus de la Pointe maligne, ne permirent de faire longue route, ni ce jour-là, ni le lendemain. Le plus imposant de ceux qu'il fallut passer, le vendredi, est sans contredit le *Long sault*, estimé à trente arpents de longueur. Celui de l'Ile au Chevreuil, les Mille Roches, le Moulinet, le Rigolet, le Moulin, ont aussi leur mérite, si c'en est un de mettre les bateliers dans la nécessité de suer beaucoup, et de se rendre très attentifs à ne pas manquer un

coup de perche, qui suffirait en plusieurs endroits à les jeter dans le plus grave danger.

Il était environ 6 heures du soir, lorsque nous arrivâmes à l'auberge du nommé Baker, où nous prîmes le dîner et le coucher. Les jours d'abstinence ne sont pas ceux où les catholiques sont mieux hébergés dans ces hôtelleries de protestants, ou plutôt de gens sans religion, qui n'ont à vous présenter que de la viande. Il faut alors vivre d'œufs et de laitage, et c'est une sorte de nourriture à laquelle l'évêque de Québec s'est accoutumé de longue main dans ses précédents voyages.

25 mai. Nous n'avions fait que 5 lieues le vendredi. Nous n'en fîmes que 6, le samedi, parce que les rapides continuaient. Toute cette côte est, du reste, fort riante. Plusieurs endroits en sont devenus remarquables par les événements de la dernière guerre. *Crystler's farm*, ou la ferme du nommé Crystler devant laquelle nous passâmes, ce jour-là, a droit à une célébrité particulière depuis l'attaque habile et heureuse que le colonel Morisson y fit sur l'armée de Wilkinson, et qui déconcerta son projet de faire la conquête de Montréal.

Nous arrêtâmes vers midi pour déjeuner dans l'auberge d'un nommé Lourks, qui nous sembla, ainsi que sa famille, d'une honnêteté remarquable. Le soir, après avoir passé le Rapide Plat, nous prîmes gîte et dîner chez un autre aubergiste, capitaine de milice. Les élections des représentants du peuple pour le prochain Parlement de cette Province étaient alors dans toute leur activité, et quoi qu'elles soient beaucoup moins chaudes que dans la Province voisine, elles mettaient néanmoins beaucoup de monde sur les chemins, de sorte que les auberges étaient plus fréquentées qu'en aucune autre saison.

26. L'évêque s'était vainement flatté d'arriver à Prescott assez tôt pour y célébrer la messe du dimanche. La chose devint impossible ; il fallut la dire dans une maison particulière, chez un catholique, vieillard respectable, frère de feu M. Rodrigue Macdonell, missionnaire de Saint-Régis. Après la messe, vint le déjeuner, qui fut servi avec une lenteur inconcevable, de sorte qu'il était près de midi, lorsque nous regagnâmes le bateau pour continuer la route. Autant valait-il passer le reste du dimanche à bord et s'y occuper d'exercices de piété, auxquels les bateliers ne laissaient pas de prendre part, que de rester dans une

maison particulière à s'entretenir de choses insignifiantes, avec une famille dont les personnes nous étaient inconnues à tous, excepté à M. le grand vicaire,

Il était bien 5 heures du soir, lorsque nous passâmes devant Prescott, place qui n'a pris d'existence et de nom que dans la dernière guerre, et qui n'est remarquable, ni par sa population, ni par sa forteresse, qui a coûté des sommes immenses au Gouvernement et qui est trop au-dessous du niveau du fleuve, pour arrêter, par son artillerie, les vaisseaux ou les bateaux ennemis qui voudraient franchir le passage, et dont les travaux enfin tombent en ruines. On a donné à cette méchante place le nom de *Fort Wellington*. Les travaux que l'on fait monter à plus de 500,000 liv. sterling, en ont été dirigés par un ingénieur Allemand ou Hollandais, nommé Gaugreben, ci-devant au service de Jérôme Bonaparte, pendant qu'il était Roi de Westphalie. La ville de Prescott n'est pas plus imposante que sa forteresse. Elle perd encore de son peu de mérite, quand on la compare avec la ville Américaine d'*Ogdensburg* qui est de l'autre côté du fleuve, au lieu anciennement nommé *la Salette*, ou *la Présentation*, célèbre par la mission qu'y établit autrefois M. l'abbé Piquet et que feu Mgr de Pontbriand, évêque de Québec, alla visiter. C'est à ce village, depuis longtemps abandonné, qu'a succédé la nouvelle ville. La rapidité avec laquelle les édifices s'y élèvent et la qualité de ses propriétaires annoncent qu'en peu d'années, elle sera une place remarquable. On y voit de nombreux magasins appartenant à un Français, nommé M. *Paris*, l'un des plus riches particuliers de l'Etat de New-York, et celui peut-être qui a le plus avancé d'argent au Gouvernement des Etats-Unis, pour soutenir la guerre qui vient de finir.

Le fleuve entre Prescott, et Ogdensburg a environ un mille de largeur. Le major Georges Macdonell, du régiment de Glengarry, le traversa sur la glace, au mois de février 1813, à la tête d'une partie de ce corps, sous prétexte d'une parade qu'il avait coutume d'y faire faire tous les jours par sa troupe, et fondant à l'improviste sur les Américains d'Ogdensburg, remporta un avantage qui a fait sa réputation, et lui a valu le grade de lieutenant colonel dans l'armée, et la place de *field inspecting officer* de la milice. Jusqu'à ce moment, la garnison

d'Odensburg incommodait fort les habitants de la rive opposée. Le major Macdonell, dans son attaque sur cette place, mit le feu aux casernes et ne se retira qu'après une espèce de capitulation où il fut stipulé : 1° que les casernes ne seraient point rétablies ; 2° qu'il ne serait plus permis aux Américains de traverser du côté Britannique. Ces conditions furent gardées de bonne foi jusqu'à la fin de la guerre. Prescott est considérée comme à mi-distance entre Cornwall et Kingston ; mais les bateliers estiment avec raison que la seconde moitié de cette route ne vaut pas letiers de l'autre, sous le rapport de la difficulté qu'ils ont à la franchir. En effet, il ne reste pas un seul rapide au-dessus des galets que nous avons passés le samedi, et ils se trouvent heureux de n'avoir plus besoin ni du câble, ni de la perche, pour achever leur voyage.

Dans le calcul qu'avait fait l'évêque de célébrer la sainte messe, ce jour-là, à Prescott, entra le projet de visiter, le même jour, les Canadiens établis aux *14 scies*, lieu depuis nommé Brockville, cinq lieues au-dessus de Prescott, et où il était informé que plusieurs familles canadiennes vivaient, faute de secours spirituels, dans le plus grand abandon de Dieu et de leurs devoirs. Cette seconde partie de son plan manqua comme la première. Il était 5 heures du soir, lorsque nous passâmes devant Prescott ; il fallut arrêter, vers 7 heures, pour prendre un mauvais dîner, dans une auberge à quelque distance de là, il en était bien 9, lorsque nous rembarquâmes, après avoir fait la prière sur la grève. A peine apercevait-on encore quelques lumières non éteintes, quand nous passâmes fort tard devant Brockville, et la pluie qui nous avait pris avant le dernier embarquement, et qui dura toute la nuit, ne permit pas de laisser le bateau jusqu'au lendemain matin, qui nous trouva engourdis et les pieds dans l'eau.

27 mai. Avant la fin de la nuit, nous naviguions déjà à travers les Mille-Iles, qui se trouvent entre Brockville et Kingston. On pourrait les nommer les îles innombrables, car il doit être très difficile de les compter. Elles occupent sur une longueur de cinq à six lieues toute la largeur du fleuve, qui est telle, en cet endroit là, qu'on lui donne le nom de Lac des Mille Iles. À environ cinq lieues avant d'arriver à Kingston, on laisse à droite un village nommé Cananoki ou Kananoquoui, où nous

débarquâmes pour prendre un méchant déjeuner, dans une auberge malpropre. Mais il n'y avait pas à choisir : elle était la seule à proximité du fleuve ; il était plus de 10 heures du matin, et la veille continuée toute la nuit, pressait les estomacs de se réfoociller.

Le village de Cananoqui tire ce nom sauvage du voisinage d'une rivière qui s'y décharge dans le fleuve Saint-Laurent, après avoir arrosé une partie de la terre qui sépare ce fleuve de la Rivière des Outawais ou de la Grande Rivière. Sa source touche à celle d'une autre, nommée Rideau, qui a son embouchure dans la Grande Rivière même, après avoir formé un lac assez profond pour porter des vaisseaux de Roi de la première classe.

(A suivre.)

La codification du droit canon

Cette codification avance méthodiquement et sûrement, comme il convient à une œuvre si importante.

Le principe admis est de rédiger le Code en articles courts et précis, à la façon du Code Napoléon et non à la façon des Décrétales.

Ce sera une très grande œuvre accomplie par le grand Pape. L'ouvrage de M. l'abbé Pillet que plusieurs de nos confrères ont dans leur bibliothèque est largement mis à profit dans ce vaste travail.

Le journal catholique en Allemagne

En Allemagne, les catholiques ne sont que 17 millions. Ils ont à leur disposition 600 journaux dont 100 *journaux quotidiens*. Aussi, les catholiques allemands forment-ils le groupe le plus puissant dans les Chambres et l'Empereur protestant ne peut pas gouverner sans eux !

Est-ce l'argent qui manque aux catholiques français ? Non, ils dépensent 100 millions par an en bonnes œuvres. Que pensez-vous qu'il serait arrivé, si depuis trente ans ils dépensaient le quart de cette somme pour soutenir de bons journaux ; si depuis trente ans ils avaient dépensé 25 millions de francs par an pour la bonne presse ? Croyez-vous que 25,000 francs-maçons les tyranniserait en ce moment ?

— Ne détruisez jamais les bons journaux et ne les entassez

pas non plus dans un coin de votre maison, où ils seraient relégués pour n'en plus sortir.

Le bon journal c'est de l'or, et l'or ne sert que s'il roule. Plus il roule, mieux cela vaut,

Le bien que vous fait le bon journal il peut le faire à d'autres ; la bonne idée que vous y avez puisée, d'autres peuvent l'y trouver, la vérité qu'il vous a enseignée, d'autres peuvent l'y apprendre.

Quand aurons-nous au Canada, un journal quotidien vraiment catholique ?

Bibliographie

VIE INTIME DE PIE X, ouvrage orné de gravures et d'un plan, par C. ALBIN DE CIGALA. Deux éditions : 1° Beau volume in-8° carré, 4.00, franco 4.75 ; 2° Beau volume in-12, 3.50' — P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6^{me}).

Ce livre est plus qu'une biographie, c'est l'étude d'une âme : *La Vie intime de Pie X*. Mieux que tout autre, l'auteur était à même de connaître son sujet, ayant été attaché au Conclave. Au lieu de s'arrêter aux détails souvent oiseux des reporters conclavistes, il a décrit surtout l'âme de Pie X : une amitié intime, des relations particulières avec des familiers du nouveau Pape lui ont permis de connaître à fonds ces détails de la vie qui traduisent l'âme d'un homme. L'auteur a su le peindre avec des couleurs attachantes et prises sur le vrai. L'histoire de Pie X se trouve écrite depuis son berceau à Riese, jusqu'à son couronnement à Saint-Pierre, en des pages émouvantes qui font revivre tous les événements de l'enfance, de la jeunesse, du sacerdoce, de l'épiscopat et du patriarcat du Cardinal Sarto, avec les péripéties les plus intéressantes du dernier conclave. L'opportunité de l'œuvre ne peut être plus grande qu'en ce moment, car de récents événements donnent à cette vie intime du Chef de l'Eglise une actualité particulière. Ecrivain alerte, spirituel, toujours bien informé, M. de Cigala charme le lecteur sans jamais fatiguer son attention, et sait présenter chacune des étapes de la Vie de Pie X en des tableaux d'un relief saisissant. Une illustration documentaire très soignée et fort bien comprise rehausse l'intérêt de l'ouvrage appelé à un réel succès.

P.